



Il ouvrit la fenêtre, et regarda dans la rue. (Page 119.)

Werve était en conférence avec le signor Deodati; mais elle l'y laissa entrer seule.

Dès que Marie rencontra le regard du vieillard et n'y surprit pas de joie, elle poussa un cri d'angoisse étouffé. Elle lui jeta les deux bras au cou, et vaincue par la douleur, elle appuya la tête sur sa poitrine.

Le signor Deodati, ému jusqu'au fond du cœur, se dégagea de ses bras, en murmurant des paroles de consolation, et la conduisit à un siège; et s'asseyant à côté d'elle, il lui dit avec tristesse et d'une voix pleine d'une affectueuse compassion :

— Ma bonne Marie, pas de nouvelles encore de notre pauvre Geronimo. Nous sommes bien malheureux, n'est-ce pas? Ah! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas rappelé de ce monde quelques années plus tôt? Me fallait-il quitter l'Italie pour venir boire sur cette terre le fiel qui restait au fond du calice de ma vie? Si je pouvais pleurer comme vous, Marie! peut-être trouverais-je dans cet épanchement quelque allègement à ma mortelle douleur; mais la vieillesse a tari chez moi la source des larmes. Hélas! hélas! où peut être mon pauvre Geronimo, le fils de mon frère, l'enfant que Dieu m'avait donné pour me fermer les yeux à mon lit de mort? Je donnerais ma fortune pour son salut, et ce qui me reste de vie pour le savoir encore vivant!

Un sourd et douloureux soupir s'échappa du sein de la jeune fille, tandis qu'elle appuyait de nouveau la tête sur la poitrine du vieillard, pour cacher le torrent de larmes que lui arrachait la plainte navrante de celui-ci.

M. Van de Werve contemplait avec des yeux humides sa fille et le vieillard désolés. Il sut néanmoins contenir son émotion et dit :

— Marie, je t'ai priée de rester dans ta chambre, parce que tu ne sais pas modérer l'expression de ta douleur. Tu as méconnu mon désir. Je te le pardonne volontiers, mon enfant, en considération du malheur qui semble nous menacer; mais si tu désires passer encore quelques instants avec le signor

Deodati, tâche d'être maîtresse de toi, sinon j'appellerai ta duègne et lui dirai de t'emmenner.

Il ajouta d'une voix plus douce :

— Maintenant, Marie, je t'en prie, je t'en supplie, comprends le devoir que tu as à remplir ici; sois forte et verse quelque consolation dans le cœur de notre malheureux ami.

Marie fit un héroïque effort sur elle-même et, relevant la tête, balbutia au milieu des larmes :

— Vous avez raison, mon père; nous nous désolons comme si aucun rayon d'espoir ne pouvait alléger notre douleur; mais... mais..

Elle semblait près d'étouffer sous l'étreinte de la souffrance qu'elle s'efforçait de comprimer; mais elle maîtrisa aussi cette douloureuse émotion et reprit :

— Ah! signor, on ne peut savoir... Dieu est si bon, et Geronimo avait un cœur si pur.

— En effet, mon enfant, murmura le vieillard, Dieu est bon; mais ses décrets sont impénétrables. Si je pouvais seulement trouver un motif possible qui expliquât l'absence de mon pauvre neveu; mais rien... rien!...

— Le bailli nous a donné ce matin une raison plausible pour regarder au moins comme possible que Geronimo nous revienne sain et sauf, remarqua M. Van de Werve.

— Vous voulez parler du banquier Liefmans, mon père?

— Oui, du banquier Liefmans. Lui aussi avait disparu à l'improviste; après quinze jours d'inutiles recherches, ses parents avaient fait célébrer un service pour le repos de son âme lorsqu'on le trouva sain et sauf dans une cave, où des voleurs de nuit l'avaient enfermé pour le contraindre à leur payer une forte somme.

— Ah! puisse-t-il en être arrivé autant à Geronimo! dit Marie avec autant d'espoir qu'elle en put feindre, pour venir en aide à son père dans son généreux dessein.

Le signor Deodati secoua la tête avec incrédulité.

Marie lui serra tendrement la main, et dit

d'une voix à laquelle elle s'efforçait de donner un accent de certitude et de confiance :

— Espérons encore, signor. Oh! si le Seigneur, dans sa miséricorde, voulait permettre que nos tristes craintes fussent démenties! Quelles ardentes prières de reconnaissance nous adresserions au ciel pendant le reste de notre vie, n'est-ce pas?

Le vieillard, rêveur, fit de la tête un signe affirmatif.

— Oui, oui, murmura-t-il, pendant le reste de notre vie!... et je traînerais mon corps paralytique à Notre-Dame de Lorette pour exprimer ma reconnaissance sans borne à la miraculeuse madone! Mais si un fer meurtrier l'avait frappé...

Marie frémit à cette supposition, mais elle interrompit cependant le vieillard.

— Geronimo possédait une amulette, signor, qui avait reposé sur le tombeau du Sauveur. Il était convaincu qu'elle le préserverait toujours d'une mort violente, et il la portait toujours sur la poitrine.

— Je sais en quelles circonstances l'amulette lui a été donnée, répondit Deodati. Moi-même j'avais quelque foi dans la puissance de ce talisman, parce qu'il était la récompense d'une bonne action; mais rien ne nous prouve que la femme qui a donné l'amulette à Geronimo fût bien certaine de sa vertu... Espérons cependant, Marie. Votre douce voix a soulagé ma douleur... Puisse un miracle me rendre mon pauvre neveu! Le bonheur que j'osais rêver pour mes vieux jours pourrait encore devenir une réalité. Vous, Marie, pure image de bonté, de piété et d'amour, vous seriez mon enfant, ma fille! Et lorsque le vieux Deodati reposerait sa tête pour jamais, il vous verrait, vous et Geronimo, de chaque côté de sa couche, comme deux anges qui montreraient à son âme le chemin du ciel... Oh! non, non, c'est trop; je m'égare... Et cependant, Marie, espérons!...

La jeune fille était vivement émue par la peinture du bonheur qu'elle croyait avoir